



# 442ème RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

## N° 153

### 442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)  
Punk-rock-garage - Green vinyl
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)  
Iggy Pop covers - Green vinyl
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)  
Noisabilly - Pink vinyl
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)  
Class rock - Blue vinyl
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)  
Lightning pop - White vinyl
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)  
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND**  
(LP 16 tracks)  
16 bands covering 007 themes - Picture disc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)  
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the  
Outland (CD 12 tracks)  
Roots-rock'n'roll on stage
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)  
60's-garage - Black vinyl
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)  
24 rock'n'roll bands with guitars
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP  
4 tracks)  
4 bands loving the Fab Four - White vinyl
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split  
EP 3 tracks)  
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)  
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)  
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl
- RUE 019 = **K-SOS** : Soif de libertés (CD 8 tracks)  
Punk-rock antifasciste
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of  
the Froggies (CD 24 tracks)  
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's  
first band
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (CD 11 tracks)  
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,  
Chron Gen & Motörhead
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first  
five (LP 14 tracks)  
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at  
Rockpalast (LP 14 tracks)  
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Black  
vinyl
- RUE 025 = **R'n'C's** : When the cat becomes a tiger (LP+CD 16  
titres)  
Fast rock'n'roll. Covers of MC5 and Sex Pistols
- RUE 027 = **PERCHÉ** : Pourquoi ? (CD 12 titres)  
Electro-punk

### 442ème RUE

64 Bd Georges Clémenceau

89100 SENS

FRANCE

(33) 3 86 64 61 28

leo442rue@orange.fr

<https://la442rue.com>

Greetings :

Les LEZARDS MENAGERS

K-PUN

EI FOURBOS 65

BRIGITTE BOP

THE BRUNETTES

STEPH (Deviance)

SANTO & BLUE DEMON

MAZINGO

Joey SKIDMORE

PIERRE "PERCHÉ"

FRED (Prisonnier Du Son)

The MERCENARIES

R'n'C's

RIP :

Ozzy OSBOURNE

Colin JERWOOD (Conflict)

Félix BAUMGARTNER

Michael MADSEN

**Samedi 9 août 2025 ; 17:06:53**

**Ska time**

### La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.

"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.

Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>



### E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

## FORMATS COURTS

### The BAD BEATS : Lucy Mei (CDS, Rogue Records)

Si un jour vous avez le malheur de vous échouer sur la sempiternelle île déserte, qui, quand même, depuis le temps, me paraît sacrément fréquentée, mais on ne va pas chipoter pour si peu, j'espère pour vous que vous aurez au moins réussi à sauver du naufrage ce single des Bad Beats, avec le Teppaz à piles qui va bien, sinon la lecture du disque risque d'être un tantinet compliquée. Bref, une fois tous ces menus obstacles franchis, vous devriez trouver le temps moins long en faisant tourner en boucle le petit dernier de ce groupe de Vancouver avec ses deux belles tranches de garage-punk gorgées de guitare fuzz, d'orgue maraudeur et de rythmes implacables. En face A, l'original "Lucy Mei" se transforme vite en déclaration d'amour enflammée envers une jeune demoiselle qu'on devine un brin taquine et coquine, le crescendo du morceau n'étant pas sans rappeler une montée orgasmique irrépressible, sans garantie que la gisquette y prête attention pour autant. Tandis qu'en face B, le groupe se garde bien d'atermoyer nous délivre sa vision d'un classique d'entre les classiques, "Have love will travel" de Richard Berry, popularisé par les Sonics. Ici, c'est le solo d'harmonica qui nous met dans tous nos états, nous qui ne sommes décidément pas de bois.

### MOOON : You got it all (CDS, Rogue Records)

Chez les Néerlandais de Moon, de deux choses l'une, soit on a les moyens pour s'être offert un "o" supplémentaire afin de donner un cachet particulier au nom du combo, soit on est très nul en anglais, singulièrement en orthographe, et on y est allé à la va comme je te pousse au moment de déclarer la naissance du groupe à l'état civil. Mais tout ceci n'est qu'un détail, l'essentiel étant évidemment dans les deux titres de ce single à l'architecture certes classique mais néanmoins agréable à apprécier. "You got it all", avec son introduction à la batterie, annonce derechef la couleur, le titre va être dansant en diable, et si vous ne tapotez pas ne serait-ce que d'un orteil le parquet si bien ciré de votre living-room je veux bien bouffer le canapé. De l'autre côté de la galette, "Modulation baby" se fait plus pop, plus caressant, sans omettre cependant de dépoussiérer la pédale fuzz qui dormait sous la table basse, histoire d'éprouver votre propension à dresser l'oreille dès que ça grésille un minimum dans les enceintes. Pari réussi, au moins en ce qui me concerne. Pour votre fashion victime de voisine et son QI de palourde trisomique, ça risque d'être plus délicat, mais son probable courroux est-il vraiment votre problème ?

### TURN OFF : Emprise (CDEP, Zone Onze Records/Kanal Hysterik/Double Seven/Mass Productions/Le Keupon Voyageur/Trauma Social/Power Prod)

Après "Avidité" à l'automne 2024, "Emprise" est le deuxième EP du triptyque annoncé par Turn Off. La recette, éprouvée, reste la même, un punk-rock largement coloré de cuivres incandescents pour vous faire secouer le popotin et vous faciliter le transit, encore qu'avec les litres de bière qu'un concert, très sudorifère, de Turn Off vous oblige à ingurgiter, normalement, l'élimination ne doit pas poser trop de problème à votre petit corps malingre et en surchauffe. Maniant, outre leurs instruments, l'anglais et le français dans le texte, Turn Off entretiennent un beau cheptel de petites tranches de vie qu'on devine parfois (souvent ?) très autobiographiques ("La patate chaude", "Bar & vous"), sans oublier la profession de foi qui ne peut jamais faire de mal ("Skinhead girls"), ni l'étreinte confraternelle ("Ce type là" en duo avec Mika, le chanteur et guitariste des Clébards de la Raymonde). Ce n'est pas encore avec ce disque qu'on va suivre le conseil que nous donne le groupe avec son nom, pas question d'éteindre quoi que ce soit, surtout pas l'ampli de la stéréo, ce serait ballot. Non non, pas "turn off" les gars zé filles, "turn on", "turn on" !

### The FALKEN'S MAZE : Here we come ! (CDEP, Soundflat Records)

Aujourd'hui, le débat est clos, on dansait bien "sous" le pont d'Avignon, et non pas "sur" celui-ci. De toute façon, pour Falken's Maze, de débat il n'y eut jamais, même si le groupe est justement originaire de cette riante cité avignonnaise. Et puis, quitte à immoler les références, évoquons celle induite par le nom du groupe, hommage au film "Wargames" de John Badham en 1983, référence elliptique dont je vous laisse démêler l'écheveau, vu que ce n'est pas le but de cette chronique. Musicalement, the Falken's Maze donne dans un garage-pop plutôt groovy et entraînant, estampillé fin des années 60 avec cet orgue prégnant et ces rythmiques chaloupées, ainsi qu'un soupçon de psychédélisme ("Roll Jonathan, roll !") ou une larmichette de fuzz ("Green Zeppelin"). Dans l'ensemble, the Falken's Maze me fait irrésistiblement penser aux Kinks, mais des Kinks qui auraient intégré un orgue dans leur line-up. Plus près de nous, temporellement et géographiquement, the Falken's Maze sont également assez proches des Kwinks, le groupe d'Orléans, sauf que ces derniers ne font que des reprises alors que les avignonnais,

au moins sur ce disque, ne proposent que des originaux. Bref, un premier disque fort apéritif, ce qui tombe bien puisqu'un album est annoncé pour poursuivre l'aventure. On attend ça ardemment.

### The LET'S GO'S : Refain (CDS, Soundflat Records)

Nouveau single de ce trio japonais féminin dont la formation ne s'est stabilisée qu'en ce début d'année 2025 autour de la chanteuse et guitariste Coco, qui a formé le groupe en 2006. The Let's Go's c'est essentiellement du garage-pop avec de délicates volutes glam-rock, le tout chanté en japonais. D'ailleurs "Refrain", la face A de ce single, ne porte ce titre anglais que pour l'international, son titre original étant "Rihurein", forcément plus obscur pour nous béotiens d'occidentaux, une chanson aux faux airs de "Happy days", manière pour the Let's Go's de notifier certaines influences 50's et 60's dans une musique enjouée, virevoltante et acidulée comme seuls les groupes féminins japonais en ont le secret. Pour ce qui est de la face B, "Time machine", on est plutôt dans le trip New York Dolls/Heartbreakers, ce qui n'est pas sale non plus, on en conviendra.

### Link WRAY : Sings and plays guitar (LP, Destination Moon)

Fred Lincoln Wray Jr. est né le 2 mai 1929 à Dunn, Caroline du Nord. Il est issu d'une famille pauvre, ses parents, Fred Lincoln Sr. et Lillian, étant quasiment analphabètes. Lillian est une indienne Shawnee, c'est d'elle que Link tient son teint mat et ses cheveux noirs corbeau. Il a deux frères, Vernon et Doug. Link commence à apprendre la guitare vers l'âge de 8 ans, notamment grâce à un voisin noir qui lui apprend les rudiments du blues. En 1943, la famille Wray s'installe dans la banlieue de Portsmouth, Virginie, près des chantiers navals qui, en cette période de guerre, fournissent du travail en abondance. C'est la première fois de leur vie que les Wray ont accès au gaz et à l'électricité dans leur logement. Link commence à jouer dans de petits orchestres de jazz avant de passer à la country. À la fin des années 40, il forme son premier groupe avec ses deux frères, toujours dans un style country. En 1951, Link Wray est enrôlé dans l'U.S. Army. Il est d'abord envoyé en Allemagne où il forme un groupe avec d'autres soldats américains. En 1952, il est envoyé en Corée. Il est rendu à la vie civile en 1953 - avec, dans ses bagages, mais il ne le sait pas encore, une saloperie de bactérie en dormition - et reforme un groupe avec ses deux frères et un ami, Shorty Horton, les Lazy Pine Wranglers, jouant toujours de la country. Début 1956, le groupe change de nom, devenant le Palomino Ranch Gang, et enregistre son premier single, "I sez baby" sur le label Kay. Entre fin 1956 et début 1957, trois autres singles paraissent sur le label country texan Starday. Le chanteur du groupe est Vernon Wray, qui utilise parfois le pseudonyme de Lucky Wray. À l'été 1956, Link Wray apprend qu'il est atteint de tuberculose, contractée durant son séjour en Corée, ce qui l'oblige à passer quasiment un an à l'hôpital, les médecins prenant la décision de lui enlever le poumon gauche, sinon c'était la mort assurée. Désormais, Link peut tirer un trait sur une éventuelle carrière de chanteur, il se concentre donc avec solennité sur la guitare. Pendant sa convalescence, son frère Vernon se lance dans une carrière de crooner, sans succès. En 1958, Link forme un nouveau groupe, les Ray Men, toujours avec ses deux frères et Shorty Horton, et sort son premier single, "Rumble", sur Cadence. Un disque qui connaît le succès mais aussi la censure, notamment à New York ou Boston, pour incitation à la violence. Cas unique de censure d'un morceau instrumental. Durant les années 60, il continue à sortir de nombreux singles sur Epic et sur Swan. Parmi ceux-ci, on peut citer "Raw-hide", "Comanche", "Jack the ripper", "Run chicken run", "Good rockin' tonight", l'un de ses rares titres chantés, "Ace of spades" ou encore "Batman theme". Au début des années 70, lassé des turpitudes des majors et des grosses maisons de disque, il décide de devenir indépendant, enregistrant dans le studio construit et dirigé par son frère Vernon. À la même époque, Link Wray s'installe à San Francisco où il rencontre John Cipollina, le guitariste de Quicksilver Messenger Service, qui vient de former un nouveau groupe, Copperhead, dont la section rythmique, le bassiste James "Hutch" Hutchinson et le batteur David Weber, devient également celle de Link, John Cipollina, bien que ne faisant pas partie de ce groupe, apparaît néanmoins souvent en invité. En 1977 et 1978, le chanteur new-yorkais Robert Gordon demande à Link Wray de l'accompagner sur ses deux premiers albums. Par la suite, installé au Danemark à partir du début des années 80, il poursuit une carrière en dents de scie, étant parfois invité à jouer sur les disques d'autres artistes. Ainsi, en 1994, on peut l'entendre sur "Chatterton" d'Alain Bashung. Il sort ses 2 derniers albums en 1997, "Shadowman", et 2000, "Barbed wire". Link Wray est mort le 5 novembre 2005 d'une crise cardiaque à son domicile de Copenhague, il avait 76 ans. Avec un appareil respiratoire à moitié démantelé, Link Wray n'a enregistré que peu de morceaux chantés. Pourtant, en 1964, comme l'indique

son titre, il chante bel et bien sur les douze titres de cet album "Sings and plays guitar" qui nous intéresse ici. Compte tenu des circonstances, Link Wray n'est pas le meilleur chanteur du monde, c'est un fait, néanmoins, cette fragilité vocale a ce petit quelque chose de particulier qui parvient à retenir l'attention de l'auditeur. Enregistré en 1964 avec ses deux frères et Shorty Horton, ainsi que le clavier Joey Welz, qui fait alors partie des Comets de Bill Haley, cet album n'a connu qu'une éphémère carrière au moment de sa sortie. Pressé à moins de mille exemplaires sur le label de Vernon Wray, Vermillion, il est largement passé sous les radars et est longtemps resté un collector très recherché. Il faut dire que, sur ce disque, Link Wray est à des années-lumière de ce pourquoi il est devenu une légende du rock'n'roll instrumental. Exit sa guitare menaçante, malsaine et vénéneuse, sur ce disque, Link Wray tente clairement de surfer sur le succès des groupes anglais qui, dans le sillage des Beatles, commencent à tailler des croupières à tout ce que le rock'n'roll américain a alors à proposer. C'est flagrant sur la face A du disque, où on jurerait entendre un groupe anglais oublié, Link Wray, auteur et compositeur des douze titres de l'album, essaie, et réussit plutôt bien, à sonner comme s'il venait de Liverpool. "Baby doll", par exemple, aurait pu être un inédit des Beatles, mais "I wanna get married" fleurit bon son Buddy Holly. Sur la face B, en revanche, changement de registre, Link Wray se fait désormais crooner, sonnant plus américain qu'anglais. C'est d'ailleurs l'une des particularités du disque de présenter une face rapide, l'"anglaise" si l'on peut dire, et une face lente, l'"américaine", avec le format réglementaire de l'époque, douze titres de deux minutes chacun, puisque, au total, le disque ne dure que 25 minutes. Curieux exercice de style qui, finalement, explique probablement pourquoi cet album est resté dans les oubliettes de l'histoire du rock'n'roll. Et il n'est même pas certain que cette réédition y change grand-chose, n'étant elle-même pressée qu'à 500 exemplaires, mais sur un classieux vinyl cristal transparent, à l'opposé de la noirceur habituelle de la musique de Link Wray. Notons que le label Sudazed, entre 2021 et 2023, l'a également réédité à trois reprises, deux fois en vinyl (transparent et rose) et une fois en CD. Mais, là encore, avec des pressages limités. Un disque qui manie décidément le paradoxe pour mieux brouiller les pistes. Un disque carrément pour les fans, car guère représentatif du bonhomme.

---

#### CLAIMED CHOICE : Claimed Choice (CD, Une Vie Pour Rien ?)

Les Lyonnais de Claimed Choice ont une conception toute personnelle de la oi, ce qui change un peu du genre. Même s'il faut tout relativiser. Car la oi reste quand même leur principal fond de commerce. Des titres comme "Make some noise" ou "Outcasts", outre leurs titres tout ce qu'il y a de plus explicite, n'ouvrent droit à aucune équivoque. Le couperet tombe d'ailleurs très rapidement, ça joue vite, ça gueule dans les rangs, les tempi sont méchamment appuyés, bref, c'est fait pour des chœurs hooligans fédérateurs. Mais, à côté de cette exubérance martiale et fiérote, Claimed Choice savent aussi concocter de belles pièces bien rock'n'roll, à braiser hardiment sur le barbecue dominical. Ainsi, entendre des fulgurances d'harmonica, comme sur "Bootboy (don't stop)", ça vous a un petit côté pub-rock que l'amateur du genre que je suis ne peut qu'approuver. Ailleurs, ce sont les guitares en apnée, comme sur "Knock you out" ou "Brave new world", qui nous renvoient à une forme de commerce triangulaire du rock'n'roll (Detroit, Stockholm, Sydney) qui vous donne des envies de défouailler plus vite que le pied-tendre qui vient de vous défier, dans le soleil couchant, à l'autre bout de la grande-rue poussiéreuse. Et que dire de "Six pieds sous terre" qui ramène comme si AC/DC avait dangereusement fricoté avec Motörhead ? Hein ? Claimed Choice sont la preuve vivante qu'on n'est pas obligé d'être un peu trop bas du front pour faire de la oi, on peut aussi avoir fait ses humanités sous d'autres latitudes musicales et, surtout, ne pas les avoir oubliées une fois venu le temps d'entrer dans la vie active. En huit morceaux et vingt minutes, sablier en main, Claimed Choice vont direct à l'essentiel sans s'embarrasser de discours alambiqués et encore moins de langue de bois (même si dans "bois" on a "oi").

---

#### MAD MARX : More than me (CD, Kanal Hysterik/Abracadaboum Records/General Strike/Maloka/Tapes From The Crypt Recordings/Zone Onze Records)

De prime abord, on ne peut pas ne pas mentionner le nom de ce groupe dijonnais, un jeu de mots comme je les aime particulièrement, même si d'aucuns diront que, décidément, je suis très bon public, ce que je ne nie pas, bien au contraire. En fan transi de la saga de George Miller, en lecteur au minimum intéressé du vieux barbu trévois, je ne peux que m'amuser de ce basile improbable. Cette parenthèse, qui ne fait aucunement avancer le schmilblick, refermée,

il y a quand même un groupe derrière tout ça, un groupe dont le chanteur et guitariste est loin d'être un inconnu (comme Mad et Karl quelque part) puisqu'il s'agit de Vinvin, qui, dans une vie antérieure, officiait au sein de Heyoka. Autant dire que Mad Marx grenouille dans les mêmes eaux anarcho-punk que Heyoka, on ne se refait pas, y compris en changeant de groupe. On n'a plus le chant mixte de Heyoka, en revanche, Mad Marx pratique un punk-rock plus ramassé, plus dense, plus grenu, du genre à raboter l'endume plutôt que de frapper dessus, la maculant ainsi d'une limaille de fer solidement incrustée dans la masse. Les riffs sont hargneux, voire rageurs, le chant est rugueux, voire teigneux, les rythmiques sont abrasives, voire scrongneugneuses. Mad Marx, c'est une manif, que dis-je une émeute, où la musique l'emporterait sur les slogans, d'ailleurs c'est chanté en anglais, histoire probablement de s'inscrire dans une sorte d'internationale social-punk qui tirerait sa substantifique moelle des exactions politico-punky du Clash (cf l'intro de "More than me", le morceau), ce qui n'empêche pas le truc de rester suffisamment explicite pour que les non anglophones s'y retrouvent quand même ("Never trust a cop", "Fuck you all"). Il y a aussi de larges rasades punk's not dead dans ce fatras foutrement électrique, Angelic Upstarts, UK Subs ou Exploited sont toujours en embuscade au coin de la rue, prêts à se rappeler à notre bon souvenir, que même Alzheimer n'est pas encore parvenu à effacer de notre disque dur cérébral, ce qui est un signe extérieur de richesse intellectuelle absolu. Et puis quand même, c'est pas parce qu'on est en rogne (et on ne peut pas dire qu'il n'y a pas de quoi quand on voit notre quotidien) qu'il ne faut pas rigoler un peu, ça permet de décompresser et d'éviter que la cocotte-minute nous explose à la gueule. L'instant rigolade, chez Mad Marx, c'est de reprendre Joe Dassin, sacré punk devant l'éternel comme chacun sait. Double clin d'œil que ce morceau intitulé "Joe Dalton" qui cache en fait une reprise de "Salut les amoureux". Et là, les mecs, vous ne pouvez pas savoir comme je vous hais de m'avoir obligé à rechercher cet original (uniquement avec les paroles, forcément), mon ordi ayant failli se mettre en grève quand il s'est rendu compte dans quelles eaux putrides il commençait à barboter. Moi-même j'ai senti comme une faiblesse dans la poitrine, du côté gauche, celui du cœur, quand il m'a fallu admettre que je lisais les paroles d'une minauderie à peine digne d'une poésie sortie de l'imagination fertile de ma petite-nièce de trois ans. Putain, quand je pense que, pour moi, le paragon de l'histoire d'amour c'est "Baise-moi" de Virginie Despentes, imaginez le champ des possibles qui vient de s'ouvrir devant ma langue pendante de vieux loup libidineux. Encore qu'un petit chaperon rouge punk, finalement, ça devrait pouvoir s'envisager. Notez au passage qu'il n'y a pas que moi qui ai été perturbé dans l'histoire, le responsable du mastering, ou du pressage, ne s'en est pas remis non plus, la chanson étant carrément gravée en double, les deux morceaux à la suite l'un de l'autre. Et là, je comprends pourquoi on affirme que la gourmandise est un vilain défaut. Un Joe Dassin, ça va (enfin, si on veut), deux Joe Dassin, bonjour le chagrin. Heureusement que l'album ne se résume pas à cette seule reprise.

---

#### NEWS

Le label suédois **Busy Bee** vient de faire paraître une excellente compilation du groupe anglais **the Galileo 7**, dans lequel on peut retrouver **Allan Crockford**, ex **Prisoners**, **Prime Movers** ou **Solarflares**, entre autres. En douze titres, ce "best of", "Everything is everything else", parcourt la quinzaine d'années de carrière du groupe. Excellent : [busybeesweden.com](http://busybeesweden.com) @@@ Le label **Sabor Discos** s'est lancé dans un projet fou, un hommage au musicien basque **Fermin Muguruza**. En deux CD ou trois vinyles, la compilation "La linea del frente - Tribute to Fermin Muguruza" propose trente-quatre reprises couvrant toute sa carrière, tant ses groupe **Kortatu** et **Negu Gorriak** que son œuvre solo. Musicalement, ça ratisse aussi large que ce qu'a fait le lascar au fil du temps, du ska au punk pour le plus écoutable, ou encore de l'électro au rap pour le plus amer à avaler. Au hasard des participants, on note **Steff Tej & les Éjectés** ou les **Gastéropodes Killers** : [www.sabordiscos.com](http://www.sabordiscos.com) @@@ Du côté des Vosgiens **Deviance/Kanal Hysterik**, l'été s'annonce caniculaire avec des sorties à faire exploser le thermomètre : "Danzas no solpor do mundo", premier album du groupe crust espagnol **Sacrosanta Decandacia Occidental** ; un split EP partagé par deux groupes belges, **Ulrikes Dream** et **Agathocles** ; "This radical co-working space", premier album du groupe punk nancéen **Carmen Colère** ; "Inhumanity to humanity", nouvel album du groupe crust anglais **Hello Bastards** ; et enfin "Live not by lies at one time we dared not even whisper" (Of I!), deuxième album du groupe punk-hardcore gallois **System Of Slaves**. Pour régler le problème du réchauffement climatique, il va falloir aller voir ailleurs : [www](http://www).

**deviancerecords.com @@@** Entre deux siestes et deux anisettes, le label marseillais **Crapoutet** nous propose quelques nouveautés : "Genials", nouvel album du groupe pop-punk toulousain **Marty Went Back** ; "Boredom with La Flingue", compilation regroupant 4 EP du groupe punk 77 marseillais **La Flingue**, dont l'ambition, paraît-il, est de remplacer les **Damned**, bon courage boys, y a du taf ; "Collecting/ Inner depts", nouvel album du groupe hardcore havrais **Without Skin** : <https://crapoutetrecords.limitedrun.com @@@>

---

**PUNKY TUNES : Still going strong (CD, Kanal Hysterik - <https://deviancerecords.com/kanal-hysterik>)**

Deuxième EP pour le groupe de Sélestat Punky Tunes qui trace tranquillement son sillon. Enfin, tranquillement, façon de parler bien sûr, Punky Tunes ne porte pas ce nom par hasard. Pris en tenailles entre hardcore et skate-punk, la musique des Punky Tunes sent définitivement une scène américaine millésimée 90's, ce qui correspond peu ou prou à ce que la plupart des membres du groupe écoutaient durant leur jeunesse. C'est que certains commencent à avoir de la bouteille, et pas que de la canette de bière, alignant un CV qui ferait pâlir de jalousie le premier requin de studio venu. Sauf que, eux, le studio, ils le fréquentent avec parcimonie si l'on tient compte que, pour l'heure, le compteur des Punky Tunes reste bloqué sur des formats moyens. L'album attendra encore un peu. Après tout, quand on a déjà quelques morceaux dans la besace qui vous font frémir d'aise, pourquoi attendre avant de les proposer aux fans avides de chair fraîche ? Punky Tunes, c'est un chant féminin convaincant et convaincu par les idées défendues par le groupe, ce sont des guitares affirmées et des rythmiques forgées à l'école du BTP. Bref, c'est du solide, du qui tient la route, du qui ne va pas s'écrouler dès la première bourrasque, du qui va fort comme ils disent.

---

**RANCŒUR : Fatalité (CD autoproduit)**

Tout n'est pas à jeter dans la new wave, a fortiori quand cette dernière est associée au punk. Dans ce cas, on peut même envisager une conception artistique complexe, loin des bourrinades punk de base, ce que distillent justement les Nancéiens de Rancœur avec des convulsions de guitare qui naviguent entre Joy Division et the Cure, donc peut-être plus cold que new, mais la différence est parfois ténue. Sauf que, derrière, la paire basse-batterie appuie constamment le tempo sur une rythmique punk, et devant, le chant est comme extirpé des tréfonds du larynx. Au final, Rancœur nous offre un savant cocktail tirant le meilleur des deux genres, ce qu'on peut communément appeler post-punk si l'on veut absolument qualifier le bazar, encore que, chez Rancœur, on soit moins dans l'obsession du regard vrillé sur le bout de la godasse. Certes, globalement, le ton général est assez cafardeux, notamment dans les textes, c'est le côté new wave, sans sombrer cependant dans la noirceur totale, c'est le côté punk. La musique de Rancœur est dense, puissante, profonde, ce deuxième album poursuivant, sans surprise, sur la lancée du premier. Pour donner le ton, si vous ne connaissez pas encore le groupe et que vous croisez ce disque chez un disquaire (vous êtes vernis si vous en avez un pas loin de chez vous), le ton est donné dès la pochette avec un superbe artwork gothique. Il n'y a pas tromperie sur la marchandise. Avec Rancœur, pas de flonflons ni de plumes dans le fion, mais, en quelques kilotonnes d'authenticité émotionnelle et revendicative. Quand le groupe chante, et met en exergue, une phrase comme "Demain c'est comme hier", il est évident qu'il est en prise directe avec son époque, son quotidien et son environnement immédiat, et que tout ça n'est pas forcément très réjouissant. D'où l'intérêt de leur musique.

---

**CHRISTMAS : Fear of romance (CD, Kidnap Music/TNS Records/ No Time Records)**

Peu importe que la période ne s'y prête pas, du moins au moment où j'écris ces lignes, mais il n'y a jamais de mal à recevoir un petit cadeau, ou à s'en faire un à soi-même, ce qui est encore plus efficace, et plus sûr, tant on n'est jamais certain de trouver quelque paquet au pied du sapin. Avec Christmas, c'est donc Noël tous les jours, a fortiori quand le groupe allemand fait paraître un nouvel album, qui plus est un 6 décembre (2024 dans le cas présent), jour de la Saint Nicolas, le vrai Père Noël dans les pays de culture germanique, tout un symbole. Avec Christmas, c'est plaisir d'offrir et joie de recevoir en simultané. Elle est pas belle la vie ? Même si les Teutons ont eux-mêmes un peu peur des histoires doucereuses et à l'eau de rose, c'est en tout cas ce qu'ils prétendent dans le titre de ce nouvel disque. En moins de quinze ans, "Fear of romance" est le cinquième album du groupe, ça pourrait paraître chic d'un

strict point de vue arithmétique, ce serait oublier un peu vite la pleine brouette de singles, EP et splits en tout genre (avec Electric Frankenstein ou Turbo A.C.'s entre beaucoup d'autres), une petite quinzaine au total, qui complètent une discographie qui commence sérieusement à ressembler à une invasion de touristes germains sur les plages d'Ibiza. Et franchement, je préfère nettement celle-là à celle-ci, encore que, n'ayant jamais posé le moindre orteil dans ces îles où le surtourisme est élevé au rang d'institution, et n'ayant même aucunement l'intention de le faire avant ma mort, je me fous pas mal de ces hordes de peaux blanches gavées à la saucisse et à la bière. Même si je n'ai rien contre les Allemands en général - à part leurs généraux d'une autre époque, heureusement révolue - ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit. Au contraire, l'Allemagne est même un pays que j'affectionne particulièrement. De quoi me mettre bien avec Christmas, depuis un petit moment déjà. Comment pourrait-il en être autrement à l'écoute de leur punk-rock décomplexé par quelques touches hardcore explosives. Songez que, sur les douze titres de "Fear of romance", sept ne dépassent pas les deux minutes, un seul s'étalant sur plus de trois tours de trotteuse. Au moins au niveau du timing, on est loin de Beethoven ou de Wagner, c'est un évidence. Est-ce le fait que le line-up de Christmas a été renouvelé de fond en comble pour ce nouvel album ? Allez savoir. En effet, du groupe qu'on connaissait jusqu'à présent, il ne reste plus que Max, le chanteur. Derrière, que des nouvelles têtes, et donc de nouvelles mains pour grattoiller avec vaillance des guitares nourries à la bière hémoglobinée. Et des chœurs partout qui devraient largement vous inciter à reprendre toutes ces petites rengaines à l'unisson, que ce soit devant votre miroir en vous rasant ou sous la douche en vous faisant mousser (comprenez ce que vous voulez). Christmas ont peut-être la trouille des bluettes mais pas des combats de rue.

---

**The LAUNDERETTES : Back from the sea (CD, Soundflat Records)**

Les Launderettes aiment prendre leur temps, mais c'est pour mieux peaufiner leurs disques. "Back from the sea" n'est que leur quatrième album alors que le groupe norvégien s'apprête à fêter son trentième anniversaire (l'an prochain). Cet album arrive ainsi douze ans après le précédent. Autant dire qu'on a quelques années devant nous pour le savourer. Groupe entièrement féminin à l'origine, on remarque désormais une présence masculine pour bousculer ce bel ordonnancement. Même si ce n'est pas la première fois qu'un garçon vient s'immiscer dans cette sororité. Après, que l'on ne trouve que du chromosome X chez les Launderettes, ou qu'on y trouve un chromosome Y de temps en temps ne change pas grand-chose à l'affaire. Les Launderettes restent fidèles à leur style d'origine, à savoir une bonne dose de garage, un solide accompagnement rock, voire une subtile sauce punk et le tour est joué. Avec un orgue sautillant, une guitare délicatement fuzzy, une rythmique enjouée et la voix d'Ingvald Nordang, entre alto et mezzo-soprano, qui vous fait l'effet d'une lime sur le barreau d'une prison, avec cette promesse libératrice latente, ou d'une lame effilée entre les côtes, avec la promesse d'une mort propre et rapide, les Launderettes savent allier puissance sonore (ah ! ce "Take me to Acropolis" qui pulse comme des tambours de guerre ou cet orgue incandescent sur "Steep & narrow") et richesse mélodique pour nous servir une vision du garage aussi peu passiste que possible, un paradoxe si l'on considère que, au niveau des reprises, le groupe ne prend guère de risques, "I can't explain" des Who et "I'm not like everybody else" des Kinks, voilà qui balise sérieusement un chemin un brin fréquenté mais qui, malgré tout, réserve encore de belles surprises. Et de toute façon, quand on se fait produire par Anders Møller, qui fut le premier batteur de Gluecifer, on ne s'attend sûrement pas à ce qu'il en sorte une banale sucrerie insipide bourrée d'aspartame. Ou alors c'est qu'on n'a pas bien lu les petits caractères au bas du contrat. Les Launderettes ne font peut-être pas trop de bruit, médiatiquement parlant, mais c'est pour mieux se concentrer sur ce qu'elles savent faire de mieux, un garage-rock intense et plein d'une verve mordante dont on apprécie chaque rondelle de vinyl à sa juste valeur, elles sont suffisamment rares pour se faire désirer et se laisser savourer sans arrière-pensée.



### **The FIVE CANNONS : Ready ! Aim ! Fire ! (CD, Soundflat Records)**

A priori, comme ça, à brûle-pourpoint et au saut du lit, si vous me demandez si j'aimerais me retrouver devant un peloton d'exécution, il y a des chances pour que je réponde par la négative, n'étant guère convaincu de la délicatesse atavique de cet échantillon du genre humain. Maintenant, n'ayant jamais été confronté à une telle situation, peut-être me fais-je des idées. D'autant que, parlant de ça, les Five Cannons se présentent un peu comme tels, cinq bouches à feu pointées sur ma frêle poitrine avec un gugusse hurlant "Prêt ! En joue ! Feu !" (en anglais ou en espagnol importe peu) derrière eux pour finalement entendre le "Yabba dabba doo" de Fred Flintstone retentir en introduction du premier album du groupe madrilène, je trouve que je m'en sors plutôt pas trop mal, j'aurais pu m'attendre à pire. Surtout qu'après ça balance du rock'n'roll comme à la revue, un rock'n'roll qui fourmille de rythmes pelviens, de mélodies dansantes ("Blue tabu"), de black rock énergique ("La respuesta"), de mid-tempo sensuel ("Eyes of fire") et mêmes d'arabesques blue beat ("L'orologio"). Les Five Cannons sont un quintet emmené par un chanteur italien, qui vocalise parfois dans sa langue natale mais le plus souvent en anglais, accompagné de quatre hidalgos dont certains ne sont pas inconnus de nos services pour avoir déjà œuvré au sein de bandas du genre Imperial Surfers (notamment le saxophoniste Javi Hunka-Hunka) ou Impossibles. Le rock'n'roll des Five Cannons plonge ses racines dans des fifties débordant largement sur les swinging sixties, le tout paraffiné aux eighties les plus flamboyantes. On trouve chez les Five Cannons, comme un imperceptible halo, des relents de Barrence Whitfield autant que de King Salami et ses Cumberland Three qui vous titillent les hanches au point qu'elles peuvent vite devenir incontrôlables et pourraient vous valoir quelques démêlés avec la police des mœurs si vous vous laissez aller, surtout en public, sans prendre les plus élémentaires pudiques précautions. Les Five Cannons parviennent même à rendre bigrement aguichante la "Diana" de Paul Anka (adaptée en italien, tant qu'à faire, et sur un rythme skankant), c'est dire si le sex-appel latin reste d'une efficacité redoutable dès qu'il s'agit d'exorciser ses aptitudes à conter fleurette à la genre féminine. Faut se faire une raison, on ne peut pas lutter.

---

### **DEBATONIC : Slow fuse (CD, M&O Office - [www.m-o-office.com](http://www.m-o-office.com))**

La problématique du métal, c'est souvent d'essayer de se démarquer de la masse, et du massif. Quelque part, le groupe franco-suisse Debatonic, qui a vu le jour sur les rives du lac Léman, profite de la réputation de nonchalance de la région pour faire infuser son métal dans des tisanes parfois moins grasses que leurs petits camarades de baignade. À ce jeu, ils s'en sortent plutôt pas mal. À commencer par le premier morceau de ce moyen format, "Dynamite", et son intro, "Slow fuse". Pourtant, avec un titre pareil, on aurait pu penser que Debatonic allait tout faire sauter. Mais non, c'est même un djembé (ou en tout cas une percu du même tonneau) qui se fait entendre en premier et qui court ensuite sur tout le morceau. Or le djembé, faut quand même bien admettre que ce n'est pas trop une boisson d'homme, pour paraphraser le grand Michel Audiard, donc pas trop un instrument propre au métal. Comme quoi, à cœur vaillant, on peut aussi faire dans l'insolite. Atypique aussi, la propension de Debatonic à baser son métal sur des tempi plutôt medium. Certes, ça peut s'accélérer de temps en temps, mais, foncièrement, tout ça reste très posé. On est assez loin des grandes envolées héroïques dont on se demande toujours si elles vont finir par atterrir un jour. Chez Debatonic, on garde les pieds bien ancrés sur la grève. Un titre comme "Snowy sunday", avec ses cassures de rythme, alterne même passages frappés du sceau de la ballade métal et paragraphes plus "traditionnels", pour Debatonic s'entend. Ici, on n'est pas franchement dans le métalcore ou le death-métal, on ne l'effleure même pas, eux parlent de métal alternatif, pas faux, j'ajouterai aussi groove-métal aux qualificatifs. Des tempi modérés qui sont dans l'ADN du groupe si l'on considère que "Slow fuse" est le premier disque du quartet, il y a donc peu de chances qu'il s'agisse d'opportunisme ou autres considérations peu existentielles. En temps normal, ce n'est pas ce que j'écoute le plus en matière de métal, mais il y a chez Debatonic un petit je-ne-sais-quoi qui me les rend attachants, leur disque aussi par contrecoup. Après, il faudra voir comment ça évolue avec le temps. Pour l'heure, c'est "carpe diem".



### **SCRIPTURA : Deep stoned (CD, Bitume - [www.bitume-prods.fr](http://www.bitume-prods.fr))**

Scriptura était un groupe corrézien qui n'a duré que quelques années, de 2007 à 2014, avec un seul album à son actif, "Deep stoned". La première chose fascinante dans le groupe c'est sa composition, avec deux musiciens au "nom" à consonance anglo-saxonne, Dale Nixon au chant et à la guitare et Dave Channing à la batterie, ce que je soupçonne fort être des pseudonymes. Pour la petite histoire, Dale Nixon était le pseudo pris par Greg Ginn, le guitariste de Black Flag, au moment d'enregistrer le premier album, "My war" en 1984. Le groupe n'ayant alors pas de bassiste, c'est Greg Ginn qui s'est collé à la quatre cordes, mais en prenant ce pseudo. Pseudo depuis repris par nombre de musiciens quand ils ne peuvent pas apparaître sous leur vrai nom sur disque, pour des raisons diverses et variées. Dans le milieu du rock américain, Dale Nixon est devenu l'équivalent de John Doe dans le milieu policier et judiciaire. Quant à Dave Channing, ce nom rappelle fichtrement celui de Chad Channing, l'un des premiers batteurs de Nirvana, celui qu'on peut entendre sur leur premier album, "Bleach" en 1988. Mais on s'éloigne de la musique de Scriptura qu'on peut redécouvrir à l'occasion de la réédition de ce seul et unique album, "Deep stoned", paru à l'origine en 2008 sur le label Chabane's. Et si Bitume réédite ce disque, ce n'est pas tout à fait par hasard puisque Derrek, qui préside aux destinées de Bitume, avait, à l'époque, participé à l'enregistrement du disque en tant qu'ingénieur du son. Il avait donc déjà palpé avec ferveur les formes généreuses du métal de Scriptura. L'album original proposait neuf morceaux, en fait sept vrais morceaux et une intro et une outro, très courtes, offrant à entendre des chants d'oiseaux et des bruits de jungle, ce qui nous entraîne bien loin du métal pratiqué par le groupe. C'est frais, mignon et joyeux, même pour moi qui suis capable de m'endormir alors qu'un marteau-piqueur est en train de défoncer le trottoir devant chez moi. Si, si, ça m'est déjà arrivé. Faut dire que je sortais d'une nuit de boulot, n'empêche que j'ai le sommeil plutôt lourd. Pour vous dire, en 1999, la tempête Lothar qui a dévasté la France le lendemain de Noël ne m'a même pas réveillé. D'accord, certaines mauvaises langues ont prétendu que c'était à cause de mon taux d'alcoolémie (un lendemain de Noël, pensez donc), moi je prétends que ça n'explique pas tout. De toute façon, encore aujourd'hui, un orage nocturne ne parvient pas à me faire ouvrir l'œil, ni même l'entrouvrir. Dont acte ! Mais je suppose que vous vous battez les roubignoles de mes hibernations quotidiennes, et vous avez bien raison. Scriptura donc, pratiquait un savant mélange de death et de thrash métal, avec une forte dose de hardcore bourrin, voire de grunge en pleine overdose de décibels. Le genre de truc qui, diffusé dans les jungles vietnamiennes rappellerait de sales souvenirs aux populations locales qui lèveraient aussitôt le nez en l'air des fois que les B-52 ou les Huey réapparaîtraient à l'horizon. Les traumatismes, ça a la vie dure, surtout de cette intensité. Et puisque Derrek et Bitume ont décidé de rééditer cet album, qui était un poil court, il faut bien l'admettre, une demi-heure, décision fut prise de l'augmenter des cinq reprises que Scriptura avait parsemées au gré de compilations diverses entre 2008 et 2013, ce qui, au final, revient à faire paraître une intégrale du groupe. Excellente idée n'est-il pas ? Sont ainsi revisités Sepultura ("Against"), Witness (le groupe grunge manceau des années 90), E-Type (le groupe électro suédois avec un "Set the world on fire" légèrement lifté), Medef Inna Babylon (l'inénarrable groupe punk toulousain circa 2003 via "Viens sur la scène") et "Final boss", thème illustrant le jeu vidéo "Sonic 3". Le moins qu'on puisse dire de ces reprises c'est qu'elles sont très électriques, même si toutes sont passées à la moulinette métal de Scriptura, ce qui rend cette compilation très homogène, comme s'il ne s'agissait réellement que d'un seul et même album. Chapeau bas.

---

### **Iryna STROGANOVA : Sunflowers follow the moon - Book two : The changed (Comic book, Supernova)**

Dans le premier volume de sa série "Sunflowers follow the moon" (voir chronique dans le n° 147 de cette même gazette), l'artiste ukrainienne Iryna Stroganova poursuit sa présentation de ce qu'on devine désormais être les futurs membres d'une équipe de mutants en devenir. Sur fond d'invasion russe en Ukraine, le premier volume nous présentait Mavka, survivante (morte-vivante serait un terme plus approprié) d'un attentat, commis par un commando russe, ayant détruit un barrage. Une jeune femme ordinaire, "protégée" par un trio d'êtres fées, qui se réveille dotée de super-pouvoirs capables de lui faire vaincre une sorte de créature chtonienne venue du fond des âges. Avec ce deuxième volume, on pensait avoir la suite de l'histoire, on se retrouve en fait avec celle de Dorian, un étudiant ukrainien qui, persuadé qu'il aura ses examens sans forcer, préfère se consacrer au sport qu'à ses études. Sauf que, la guerre étant désormais profondément installée dans le pays, s'il rate ses examens, il sera aussitôt enrôlé dans l'armée pour aller combattre les Russes. Et ça

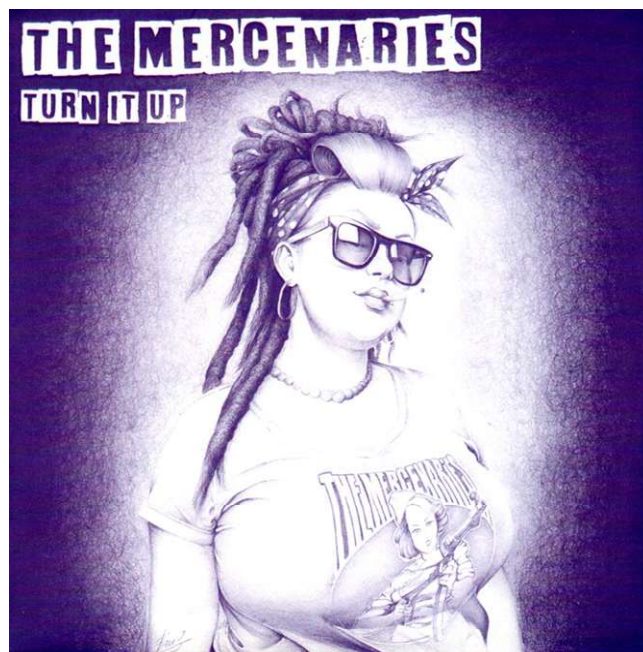


ne rate pas. Pensant ne pas avoir besoin de réviser, il foire ses exos et se retrouve mobilisé. Nous sommes alors durant les prémices de la future invasion plus générale de l'Ukraine, avec, à l'époque, l'annexion de la Crimée. Deux ans plus tard, il frôle la mort quand son binôme se prend une balle en pleine tête, juste à côté de lui, avant qu'une grenade n'explose un peu trop près de sa tranchée. Blessé, il survit, bien que restant paralysé des membres inférieurs. Aujourd'hui, alors que les Russes sont passés à la vitesse supérieure, il voit sa mère mourir d'un cancer doublé du COVID. Si vous connaissez le diptyque "Zombieland", c'est ce qu'ils appellent "double tap", "double dose" en frenchie, seul moyen d'être vraiment certain de se débarrasser d'un zombie. Sauf que la pauvre mère de Dorian n'avait rien d'un bouffeur de cerveau. Il eut peut-être mieux valu. Juste après l'enterrement, Dorian, accompagné de deux amis, va boire une bière au bord de la mer. Se sentant le besoin d'être un peu seul, il part se balader le long de la côte, jusqu'à une caverne qu'il n'avait jamais vue. À l'intérieur, il rencontre une créature mi-femme (le haut) mi-araignée (le bas). Pour les amateurs de jeu de rôle, le monde des "Royaumes Oubliés" de "Donjons & Dragons" ne vous est peut-être pas étranger. Dans ce cas, Lolth, la déesse-araignée des Drows, les elfes noirs du jeu, peut vous donner une idée de l'apparence de ce personnage, en plus moderne évidemment. Cette créature, venue d'un autre espace-temps, mais qui ne peut plus rentrer chez elle, le portail par lequel elle est venue ayant été détruit, propose à Dorian de lui rendre l'usage de ses jambes, mais cette "opération" aura un prix, qu'on devine très élevé. N'ayant guère d'autre choix que de rester cloué dans son fauteuil roulant jusqu'à la fin de ses jours, Dorian accepte. Mais un bug se produit au moment où la femme-araignée tente sa petite expérience. De fait, Dorian peut à nouveau marcher, mais il peut aussi se transformer en une sorte de dragon. La bonne nouvelle c'est que, apparemment, il peut à peu près contrôler cette transformation, du moins peut-on le supposer puisque, avec de la volonté, il parvient à reprendre son aspect humain. À la fin de ce numéro, on retrouve Mavka, accompagnée de ses trois fées protectrices, rencontrant une femme - entourée de grenouilles, qui furent des hommes autrefois (des princes charmants ? Iryna Stroganova ne le dit pas) - susceptible de lui expliquer ce qui lui est arrivé. Mais on ne le saura pas encore, pas dans ce numéro. Logique, il faut faire durer le suspense. Donc, pour l'heure, on se retrouve avec deux personnages dotés de pouvoirs paranormaux, qui ne savent pas pourquoi ça leur est tombé dessus, ni, surtout, dans quel but, si but il y a. Nous, lecteurs, on se doute bien qu'il y en a un, sinon il n'y aurait pas d'histoire, mais on reste, nous aussi, dans le flou total. Les prochains numéros nous présenteront-ils de nouveaux personnages ? Les mutants seraient-ils le seul moyen de crever ce salopard de Poutine, qui, bien qu'appelé "Guide Suprême", est clairement celui qui dirige la Russie de cette histoire ? Autant de questions qui nous travaillent après la lecture de ces deux premiers volumes. Si vous cherchez de la comptine suave, innocente, sans aspérités, "Sunflowers follow the moon" n'est pas pour vous. Le dessin sec, tranchant, griffonné, pour tout dire d'une roideur chirurgicale, les couleurs criardes, contrastées et badigeonnées, les découpages agressifs et inhabituels d'Iryna Stroganova rendent encore plus violente une histoire qui, avec la guerre en arrière-plan, l'est déjà pas mal de base. Même les champs de tournesol deviennent menaçants chez Iryna Stroganova. Si, dans la réalité, ils pouvaient l'être autant pour l'armée russe en campagne, on ne pourrait que s'en réjouir. Malheureusement, j'ai peur que le vouloir ne soit pas suffisant. Je suppose qu'on n'a encore jamais vu un bête tournesol, dans son champ ukrainien, boulotter un soldat russe en train de le piétiner. Chienne de vie !

### The MERCENARIES : Turn it up (CD autoproduit)

On avait laissé les Mercenaries en formule groupe traditionnel, on les retrouve sur ce second album augmentés d'une petite section de deux cuivres (trombone et trompette), de quoi gravir avec plus d'aisance les pentes escarpées d'un ska-punk toujours plus prégnant, apportant encore un peu plus d'énergie à une musique qui n'était déjà guère gnangnan. Je ne sais pas si c'est moi, mais j'ai la déléter impression que, de disque en disque, le tempo s'accélère toujours un peu plus. Il faut dire qu'après deux EP et un album, ce second long play a de quoi prouver que son titre n'est pas usurpé, qu'il n'est pas qu'un gimmick, pas qu'un slogan vide de sens et creux comme le crâne d'un intégriste religieux. "Monte le volume" qu'ils nous disent. Moi, je veux bien, mais ils ont déjà placé la barre suffisamment haut pour que je craigne de griller ma chaîne si jamais je pousse un peu le potard vers la droite. Du coup, pour l'instant, petit joueur que je suis, j'ai laissé mes réglages à leur niveau habituel, ça me vaut déjà bien assez de regards de travers de la part de mes voisins. Le

double chant mixte s'accorde à merveille avec les rythmes ska, Loki et Bad Ness sachant se faire rageurs sur les mélodies plus punks. En même temps, rien de plus normal quand on sent comment ça pousse derrière eux. Surtout quand tout le monde s'y met, guitare en surchauffe, basse grondante, batterie sous électrochocs, orgue trépidant et cet infernal duo de cuivres plus chatoyants, et à peine moins soyeux, que le plumage d'un paradisier. Un titre comme "Take it to the streets" ferait passer une émeute urbaine pour une aimable garden party. Les Mercenaries ont clairement trouvé l'équilibre idéal entre punk et ska, qu'ils fusionnent les deux ou pas. On les a souvent présentés comme les héritiers du Clash ou de Rancid, il y a de ça, parfois, mais il y a surtout ce supplément d'énergie sonore qui les catalogue bruyamment dans les années 2020. Ce qui ne peut que nous parler, forcément.



### DESTINATION LONELY : Eat LSD, pray to Satan, love no one (CD, Voodoo Rhythm Records)

Boudiou ! C'est depuis 2009 déjà que Destination Lonely nous tabasse le cerveau avec son trash-garage-blues-punk insurrectionnel et graveleux, et on ne s'en lasse toujours pas. "Eat LSD, pray to Satan, love no one" est le cinquième album du groupe, le quatrième à paraître sur Voodoo Rhythm, et les gonzes ne songent apparemment pas à se calmer, ce qui nous arrange. De ci de là, on sent bien que le trio ralentit un chouia le tempo, ce qui ne devrait pas nous rassurer puisque, du coup, les morceaux ayant subi ce traitement n'en paraissent que plus malsains, plus inquiétants, plus dangereux pour notre santé mentale. Après, heureusement, ils ont eu la bonne idée de nous balancer des ondes plus positives avec les trois slogans qui, rassemblés, forment le titre de ce nouvel album. Bouffer du LSD, prier Lucifer et n'aimer personne, n'est-ce pas tout ce qu'un humain ayant un minimum de bon sens devrait faire au quotidien, H24, même en dormant ? Oui ! J'en vois qui acquiescent là-bas dans le fond, je me sens moins seul. Pour revenir à l'album, en onze titres, Destination Lonely continue à décliner leur conception jubilatoire d'un rock'n'roll crasseux et frappadingue à grands coups de guitares en dérapage permanent, bourrées de fuzz et de distorsion, qui portent littéralement, comme Atlas le voûte céleste, comme un rouleau à Hawaii un surfer cramé à l'acide, comme un porte-container son trop-plein de merdes chinoises, qui portent littéralement, donc, un chant baigné par un écho quasi surnaturel, comme venu du tréfonds du monde des morts. Destination Lonely me font penser, depuis leurs débuts, à cet excellent groupe australien que sont the Scientists, dont ils pourraient être les dignes héritiers si les résidents de Perth avaient une quelconque fortune à léguer. D'ailleurs, ce qui est drôle, c'est que les aussies se sont plus ou moins reformés en 2007, comme s'ils avaient senti le vent tourner à nouveau en leur faveur. Et puis quoi, si Lo Spider, l'un des guitaristes (pas de basse sur scène, même si l'homme araignée en joue en studio), a baptisé Swampland son studio d'enregistrement à Toulouse (où tous les disques de Destination Lonely sont mis en boîte, forcément, sinon à quoi ça servirait qu'il se décarcasse), c'est n'est sûrement pas le fruit du seul hasard. Si vous n'avez pas compris la référence, je vous laisse vous

battre avec votre IA de merde pour la retrouver. Pas certain qu'elle y parvienne en fait, ce qui serait plutôt bon signe pour notre intelligence bêtement humaine. La musique de Destination Lonely reste abrupte (comme le final d'"Anything else", emblématique), brutale et sauvage, on ne va pas se le cacher, même quand le groupe donne dans la "ballade" vénéneuse et urticante, plus proche de la main exploratrice sur le fessier rebondi d'une adepte de hip thrust que de la mimine rassurante sur la joue de bébé. Et si vous trouvez pire ailleurs, n'espérez pas être remboursé, c'est que vous serez de mauvaise foi, il n'y a pas d'autre alternative. Rappelez-vous, ils n'aiment personne.

---

#### **THAT'LL FLAT... GIT IT !, Vol. 51 - ROCKABILLY & ROCK'N'ROLL FROM THE VAULTS OF CHALLENGE & JACKPOT RECORDS (CD, Bear Family Records - [www.bear-family.com](http://www.bear-family.com))**

Il ne se passe guère de trimestre sans que Bear Family ne fasse paraître un nouveau volume de cette série de compilations archivistes, ce qui, avec cinquante et un numéros, à plus de trente morceaux chaque, commence à faire une belle petite anthologie du rock'n'roll américain des pionniers, pionniers connus, parfois, ou restés dans l'ombre, le plus souvent, d'où l'intérêt du projet. Ce nouvel opus est donc consacré au label Challenge et à sa filiale Jackpot. Une astuce utilisée par de nombreux labels dans les années 50 - tellement nombreux qu'ils se livraient une âpre bataille médiatique pour se faire remarquer - puisque, à cette époque, il était interdit à une radio de diffuser deux disques d'un même label durant une même plage horaire. En créant des filiales, les labels contournaient donc cette règle absurde, les radios pouvant fort bien diffuser, dans le cas qui nous intéresse ici, un disque Challenge et un disque Jackpot durant la même plage horaire, alors qu'elles n'auraient pas pu diffuser deux disques Challenge ou deux disques Jackpot. Mais revenons à Challenge, une étiquette créée en 1957 par la grande vedette country, tant sur disque qu'au cinéma - il fut l'un des nombreux cowboys chantant du septième art, peut-être même le plus célèbre de tous, entre les années 30 et les années 50, apparaissant dans presque une centaine de films, une paille - Gene Autry. Le plus gros succès du label reste "Tequila" par les Champs en 1958. Même si "Tequila" n'apparaît pas sur cette sélection, les Champs sont mis à l'honneur avec trois autres titres, dont deux écrits par leur guitariste rythmique Dave Burgess. Celui-ci, directement appointé par le label, écrira également pour d'autres artistes du crû, présents ici, comme les Four Teens, Dean Beard, Johnny and Jonie (les époux Mosby pour l'état-civil) ou les Cherokees. Curieusement, le seul morceau qui lui est crédité comme chanteur, "Maybelle", n'est pas de sa composition. Pour rester dans la galaxie Champs, notons que deux des autres musiciens ayant enregistré "Tequila" se retrouvent sélectionnés, à savoir le Texan Huelyn Duvall, avec carrément cinq titres, dont quatre écrits par son manager Danny Wolfe (également auteur de "Life begins at four o'clock" pour Bobby Milano), et le saxophoniste Danny Flores, qui, sous son nom de plume, co-écrit une "Tequila song" fortement référencée pour les Contenders. Au final, on voit que la famille Champs élargie se taille la part du lion sur cette compilation. Mais il n'y avait quand même pas que les Champs sur ce label, on y trouvait aussi quelques vedettes en devenir, comme un jeune Bobby Bare, qui se fera un nom dans la country dans les années 60, qui co-signe et interprète, accompagné par quelques membres des Champs, un rock'n'roll furieux, "Vampira", un rockabilly forcené qui raconte l'histoire d'une femme vampire qui, même si ce n'est pas explicite dans la chanson, est un probable hommage au personnage de Vampira (créé par l'actrice Maila Nurmi), animatrice d'un show télévisé qui, dans les années 50, diffusait des films d'épouvante. Une Vampira qu'on peut voir également dans le "chef d'œuvre" d'Ed Wood, "Plan 9 from outer space". Autre future vedette country, Wynn Stewart, avec deux titres rockabilly du meilleur effet, dont l'un de sa plume, le sauvage "Come-on", et Al Downing, un cas d'espèce, noir dans un monde de blancs, et pianiste dans un monde de guitaristes, ici accompagné par un groupe baptisé les Poe Kats. Autre artiste surprenant, Kip Tyler, chanteur et joueur de bongo, ça ne s'invente pas, qui ne sortira jamais plus de deux disques d'affilée sur un même label, mais qui, sur Challenge, fera paraître un futur standard du rockabilly cryptique, "Jungle hop" en 1958, même s'il faudra attendre que les Cramps reprennent ce titre en 1981 sur leur deuxième album, "Psychedellic jungle", pour que la chanson passe enfin à la postérité. "Jungle hop" ne figure pas sur cette compilation qui propose néanmoins deux autres de ses morceaux, dont l'un, "Wail man wail", restera inédit pendant près de trente ans et qu'il est donc savoureux de retrouver ici. Le reste de la sélection est beaucoup plus obscur, mais toujours digne d'intérêt afin de respecter les standards qualitatifs prônés par Bear Family. Tous ces titres sont sortis entre 1957 et 1962, Challenge cessant ses activités à la fin des années 60. Si vous

êtes pris de dégoût à l'écoute de la moindre merde de Clara Luciani ou d'Aya Nakamura, c'est déjà un signe évident de votre bonne santé psychique, c'est aussi une preuve que cette compilation devrait vous complaire. Faites-moi confiance, allez-y les yeux fermés, mais les oreilles grandes ouvertes.

---

#### **Niki SULLIVAN : You better get a move on ! (LP, Bear Family Records)**

Niki Sullivan est né le 23 juin 1937 à South Gate, près de Los Angeles. Durant l'été 1956, à 19 ans, il rencontre Buddy Holly par l'intermédiaire de l'un de ses amis de lycée, Jerry Allison, qui joue de la batterie avec le jeune chanteur texan. Suite à une jam entre tout ce petit monde, Buddy Holly, impressionné par le jeu de guitare de Niki Sullivan, lui propose d'intégrer le groupe qu'il est en train de monter, un groupe complété par le contrebassiste Joe B. Mauldin et qui devient les Crickets. En décembre 1957, Niki Sullivan quitte les Crickets, fatigué par le rythme intensif des tournées suite au succès de Buddy Holly. On peut néanmoins le voir en action puisque, le 1er décembre 1957, le groupe participe au "Ed Sullivan Show", le film de cette prestation existant toujours, un documentaire précieux puisque, à peine plus d'un an plus tard, Buddy Holly meurt dans un accident d'avion. En 1958, pour Dot, Niki Sullivan enregistre son premier single solo, "It's all over". Mais sa carrière discographique restera de courte durée. S'il a enregistré plusieurs chansons, notamment avec Norman Petty, le producteur de Buddy Holly, beaucoup d'entre elles ne paraissent pas à l'époque. Dans le courant des années 60, il finit par retourner vivre à Los Angeles, abandonnant sa carrière de musicien professionnel et prend un job chez Sony. Il ne jouera plus désormais qu'en amateur, participant, parfois, à des hommages à Buddy Holly, comme s'il avait fini par ployer sous le poids d'une notoriété pas vraiment faite pour lui. Ainsi, par exemple, portant également des lunettes, comme Holly, il sera souvent décrit, sur les photos, comme "l'autre porteur de lunettes", on a connu plus avenant comme présentation. Niki Sullivan est mort le 6 avril 2004 à son domicile de Sugar Creek, Missouri, d'un infarctus, à l'âge de 66 ans. Cette compilation nous permet de redécouvrir Niki Sullivan après ses années Crickets. Notamment avec le premier single Dot de 1958, ainsi qu'avec un autre paru en 1965 sur Joli sous le nom de groupe Soul Inc. Mais le plus gros de cette compilation, six titres sur douze, provient d'une session enregistrée à Phoenix, Arizona, en 1959 et restée inédite jusqu'à aujourd'hui. Inutile de dire que ces morceaux font de l'album un must pour tous les fans de la galaxie Holly, consolidant du même coup l'aura de Niki Sullivan. On note avec intérêt que les douze chansons sont composées par Niki Sullivan lui-même, un travail de compositeur qu'on avait déjà pu remarquer avec Buddy Holly. Bref, cette compilation est une belle occasion de remettre un peu de lumière sur un personnage au demeurant assez discret, sur scène comme dans la vie. Et puis tiens, dernier petit détail. Si vous vous êtes déjà demandé comment Elvis Costello avait trouvé sa pose assez bizarre, avec ses pieds en canard, sur la photo de pochette de son premier album, "My aim is true" en 1977, c'est tout simplement en s'inspirant d'une photo promotionnelle de Niki Sullivan dans les années 60, photo qu'on peut admirer au verso de la pochette et en couverture du livret de cette anthologie. Une manière comme une autre de rassembler de petits bouts d'Histoire.

---

#### **Bobby Lee TRAMMELL : Rocks (CD, Bear Family Records)**

En quelque sorte membre supplétif des premières cohortes d'artistes rock'n'roll avec son statut de pionnier (relativement) tardif, Bobby Lee Trammell ne connaît le succès (très modeste, soyons franc) qu'en 1962 avec un morceau, certes très rock'n'roll, mais qui subit les diktats de la mode twist de l'époque puisqu'il est intitulé "Arkansas twist", un titre qui célèbre ses origines géographiques, un des états les plus pauvres et les plus paumés des États-Unis. C'est d'Arkansas que viendront notamment une bonne partie des agriculteurs ruinés par la Grande Dépression, mais aussi de l'Oklahoma voisin, en route pour le supposé eldorado californien dans les années 30. Voyage que ne fera cependant pas la famille de Bobby Lee Trammell puisque ce dernier est né le 31 janvier 1934 dans une ferme cotonnière de Jonesboro, Arkansas. Une famille de musiciens, le père, Wiley, jouant du violon, la mère, Mae, jouant de l'orgue à l'église. C'est elle qui apprend à son fils à jouer du piano. Outre chanter à l'église, le petit Bobby Lee est aussi un auditeur attentif des émissions du Grand Ole Opry à Nashville. C'est d'ailleurs dans la country que le jeune Bobby Lee démarre sa carrière musicale alors qu'il est encore lycéen. Jusqu'à ce que, au milieu des années 50, assistant à un concert de Carl Perkins et Johnny Cash à Jonesboro, Perkins l'invite à monter sur scène pour y interpréter une chanson, avant de lui conseiller de

rendre visite à Sam Phillips à Memphis dans l'espoir d'enregistrer pour le label Sun de ce dernier, le label de Perkins et Cash à l'époque. Bobby Lee se rend effectivement à Memphis, mais l'audition ne débouche sur aucun contrat. Bobby Lee Trammell décide alors de partir à Los Angeles, toujours dans l'optique d'y décrocher un contrat. Mais il n'est pas tout seul sur place et, dans un premier temps, trouve un job dans l'usine Ford locale. Un soir qu'il assiste à un concert de Bobby Bare, il parvient à le convaincre de le laisser monter sur scène pour interpréter quelques chansons. Dans le public se trouve une grande vedette country, Lefty Frizzell, qui, après le concert, invite Bobby Lee Trammell à faire sa première partie, quelques jours plus tard, dans un club de Baldwin Park, dans la région de Los Angeles. Club dont Bobby Lee Trammell devient un résident régulier. C'est là, en 1957, que le manager Fabor Robinson le remarque et lui permet de sortir son premier single sur son propre label, Fabor Records. Ce single propose "Shirley Lee", une composition de Bobby Lee Trammell, et se vend suffisamment bien pour que ABC-Paramount le réédite. Le disque n'entrera jamais dans les charts mais se serait quand même vendu, à l'époque, à 250 000 exemplaires. De quoi faire remarquer la chanson par Ricky Nelson qui reprend "Shirley Lee" peu après. Malheureusement, la carrière californienne de Bobby Lee Trammell ne sera jamais couronnée de succès malgré deux autres singles en 1958, dont un autre futur "classique", "You mostest girl", aux faux airs de "(You're so square) Baby I don't care" (Elvis Presley), dont on peut aussi savourer un réenregistrement de 1971, un poil plus country-rock. En conséquence, il rentre en Arkansas mais réussit à se faire blacklister par la plupart des tenanciers de bars ou de clubs après plusieurs altercations, dont l'une, avec Jerry Lee Lewis, au cours de laquelle il détruit carrément le piano de ce dernier. Pas découragé, il parvient à enregistrer quelques singles pour des labels locaux. Des labels dont la distribution est si indigente que Bobby Lee Trammell les vend lui-même à l'arrière de sa voiture partout où il va. Situation en partie provoquée par le fait que, outre ses esclandres dans les bars et les clubs, il refuse également les contrats que lui proposent quelques maisons de disques plus importantes, dont, entre autres, Warner Bros. Records. On ne peut pas dire qu'il ait mis les chances de son côté. En 1962, c'est sur Alley Records qu'il fait paraître "Arkansas twist" qui reste, à ce jour, son morceau le plus connu, même si c'est très relatif. Dans les années 70, il tourne dans le circuit des clubs country. Il obtient enfin une reconnaissance bien tardive dans les années 80 quand, en Europe, des passionnés, initiateurs du mouvement rockabilly revival, redécouvrent tout un pan méconnu de l'histoire primitive du rock'n'roll, notamment tous ces pionniers qui n'ont jamais connu le succès à l'époque. Bobby Lee Trammell est l'un d'eux, grâce entre autres à "Arkansas twist". Mais cette embellie est de courte durée et Bobby Lee Trammell finit par tirer un trait sur sa carrière de musicien et se tourner vers celle de politicien. En 1997, il est élu à la Chambre des Représentants de l'état d'Arkansas jusqu'en 2002, date à laquelle il tente, en vain, de se faire élire sénateur. Bobby Lee Trammell est mort le 20 février 2008 dans sa ville natale de Jonesboro. Cette compilation se penche donc sur la carrière rockabilly et rock'n'roll de Bobby Lee Trammell, une sélection de singles qui couvre une période allant de 1957 à 1977. Sur ces disques, Bobby Lee Trammell chante, bien sûr, d'une voix qui, si elle n'a rien de vraiment rauque, n'en est pas moins rude, et s'accompagne parfois, mais pas tout le temps, au piano, voire à l'orgue. On note aussi que la majorité des chansons sont de sa propre composition, même s'il lui arrive régulièrement d'effectuer quelques "emprunts", comme le curieux "Toolie frollie" en 1966, croisement entre "Tutti frutti" et "Surfin' bird", et que celles-ci, au fil du temps, sont parus sur treize labels différents, preuve de la difficulté de Bobby Lee Trammell à se poser durablement. Curieusement, le morceau le plus récent, "Jenny Lee" en 1977, est paru sur le label Sun, qui l'avait refusé plus de vingt ans plus tôt. Mais il faut préciser que, en 1977, Sam Phillips n'était plus à la tête du label qu'il avait revendu, quelques années auparavant, à Shelby Singleton. En tête de liste, on trouve bien sûr les deux morceaux les plus célèbres de Bobby Lee Trammell, "Shirley Lee" et "Arkansas twist", une renommée établie seulement dans les années 80 après sa redécouverte européenne, il faut savoir se contenter de ce qu'on a. Au rang des musiciens qu'on retrouve derrière Bobby Lee Trammell, il y a parfois du beau monde, comme les guitaristes James Burton (futur accompagnateur d'Elvis Presley), Joe Maphis (dont le CV ressemble à un Who's Who), Dorsey et Johnny Burnette (Rock'n'roll Tio), Sonny Burgess (pionnier de chez Sun), le bassiste James Kirkland (Ricky Nelson), le saxophoniste Ace Cannon (encore un dont le CV est long comme le bras) ou le groupe vocal les Jordanaires (Elvis Presley notamment). Bobby Lee Trammell avait les moyens de faire une honnête carrière, ce ne fut malheureusement pas le cas, en grande partie par sa faute, ses choix artistiques n'ayant pas toujours été très judicieux, c'est un

euphémisme, sans même parler de son attitude vis-à-vis des autres musiciens ou des organisateurs de concerts. À une époque et dans un pays où la concurrence était âpre, on n'attendait pas après lui, alors se saborder lui-même ne risquait pas de lui ouvrir les meilleures portes. On se console aujourd'hui avec cette compilation qui propose la plupart de ses morceaux les plus énergiques, oubliant évidemment sa période country. "Rocks", tel est le titre de cette collection, ça veut bien dire ce que ça veut dire.

## L'ENCYCLO DÉGLINGO DE LÉO

### IMPIE

Attention à la méprise, l'impie n'est pas le mâle de la pie, comme certains abrutis par leur religion pourraient le penser. En effet, la confiscation de leurs facultés de réflexion par leurs croyances à la con pourrait bien les amener à ne pas trouver idiote une telle définition de la chose. Au fil du temps, ils ont fait bien pis, et n'y voyez pas non plus le nom du petit de monsieur et madame pie, il y a quand même des limites à la crétinerie... quoi que... L'impie, du latin impius (sacrilège), est un être sensé qui méprise la religion, autrement dit un athée. Un chouia énervé, il peut même l'outrager – la religion, pas la pie, auquel cas il passerait dans la catégorie zoophile – devenant, pour les croyants, un blasphémateur, pour les autres, un libre penseur, pour ne pas dire un sauveur si ce mot, justement, n'avait pas été souillé par la religion. L'impie, c'est tout moi, aucun doute là-dessus. Plus athée que ma pomme, ça n'est pas facile à trouver. Un comble d'ailleurs dans nos sociétés modernes qu'on aurait pu croire débarrassées depuis longtemps de la stupidité des croyances religieuses, à l'heure de la science triomphante et de la philosophie pour tous. Enfin, pour tous, c'est vite dit justement puisqu'il en est encore, nombreux, trop nombreux, à se trempouiller les doigts dans un bénitier ou à tendre le cul vers un minaret. Dans ces deux gestes, parmi d'autres, la symbolique sexuelle n'aura échappé qu'aux demeures et aux atrophiés du lobe frontal, ceux qui les pratiquent croyant s'attirer les bienfaits d'un dieu quelconque alors qu'ils ne font qu'attiser sa concupiscence et se faire mettre bien profond, surtout les islamistes adeptes de sodomie, avec ce coup de rein si explicitement passif. Faut-il être benêt pour se faire ainsi emmancher avec soumission et même pour en redemander. L'impie, au moins, a le choix de ses actes. Il peut dire non, ce qui veut dire non, et défendre son point de vue, quitte à user d'arguments que la morale religieuse réprouve. Pour ce qu'on en a à faire... Et puisque, république ou non, laïque ou non, nous vivons dans une société encore profondément marquée par les spasmes de la religion, malgré toutes les dénégations oiseuses de nos politiciens, il n'est guère surprenant de constater que, du domaine religieux, le mot « impie » est également passé dans le sociétal. Est alors déclaré impie quiconque ne respecte pas, ou va à l'encontre, de certaines valeurs communément admises, a fortiori quand ces valeurs tendent à faire pencher la balance vers la pensée unique. Impies mes frères, unissez-vous contre le grand méchant tyran, religieux, financier, politique ! Vous rejoindrez ainsi quelques éminents précurseurs de l'impiété, du moins réputés comme tels : Marc-Aurèle, Oliver Cromwell, Rousseau, Voltaire, Marat, Danton, Robespierre, etc. Pas si mal comme club des martyrs de la bien-pensance.

